



L'émergence de la Turquie postmoderne ?

À propos du livre de Carter Vaughn Findley, *Turkey : Islam, Nationalism, and Modernity. A History, 1789-2007*

The emergence of postmodern Turkey? About Carter Vaughn Findley's opus, Turkey : Islam, Nationalism, and Modernity. A History, 1789-2007

Erdal Kaynar



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ejts/4836>

ISSN : 1773-0546

Éditeur

EJTS

Référence électronique

Erdal Kaynar, « L'émergence de la Turquie postmoderne ? », *European Journal of Turkish Studies* [En ligne], Recensions, mis en ligne le 14 mars 2014, consulté le 07 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ejts/4836>

Ce document a été généré automatiquement le 7 mai 2019.

© Some rights reserved / Creative Commons license

L'émergence de la Turquie postmoderne ?

À propos du livre de Carter Vaughn Findley, *Turkey : Islam, Nationalism, and Modernity. A History, 1789-2007*

The emergence of postmodern Turkey? About Carter Vaughn Findley's opus, Turkey : Islam, Nationalism, and Modernity. A History, 1789-2007

Erdal Kaynar

Complete reference: New Haven/Londres, Yale University Press, 2010, 527 p., bibliographie, index, illustrations, cartes.

- 1 Pendant des générations, l'histoire de la fin de l'Empire ottoman et de la Turquie républicaine a été abordée suivant le paradigme de la modernisation : en son centre figurait une lutte entre les forces sécularistes d'une part, qui depuis la moitié du XIX^e siècle transformaient la Turquie en un pays moderne d'après le modèle européen, et, d'autre part, le traditionalisme ancré dans un système de valeurs islamiques dépassées qui résistaient à cette transformation. La fondation de la République de Turquie en 1923 et les réformes ambitieuses associées au nom de Mustafa Kemal Atatürk étaient la preuve que l'histoire turque prenait sa place dans la marche continue de la civilisation, pensée toujours comme la civilisation occidentale. Sous cet angle, la suppression des derniers foyers de résistances religieuses au progrès inéluctable apparaissait comme une question de temps.
- 2 Un nombre de travaux importants qui font toujours figure de référence ont mis en avant cette vision dans les années 1950 et 1960 et ont ainsi marqué le début des études académiques sur l'histoire de la fin de l'Empire ottoman et de la Turquie républicaine, voire du Moyen-Orient en général. « L'émergence de la Turquie moderne » équivalait au « développement du sécularisme », pour reprendre les titres de deux ouvrages phares de cette époque (Lewis 1961 ; Berkes 1964). Au niveau théorique, cette interprétation était représentative du temps de l'après-guerre lorsque le fait d'étudier un processus téléologique de modernisation se présentait comme une problématique et non pas encore comme un problème. De fait, plusieurs noms associés à la théorie sociologique de la

modernisation (à l'instar de Daniel Lerner ou même de Talcott Parsons) s'intéressaient de près à la République de Turquie. Celle-ci avait pris dès sa fondation une orientation occidentale et son évolution confirmait la conception du développement naturel des sociétés traditionnelles vers des sociétés modernes, séculières et démocratiques. Au-delà des seuls milieux académiques, cette vision était partagée par la diplomatie et l'opinion publique du temps. L'expérience de l'État turc laïc, membre de l'OTAN et bastion contre la menace soviétique, était citée en exemple pour le développement des pays musulmans (Citino 2008).

- 3 Si l'interprétation que l'on peut nommer moderniste était l'expression de son temps, le livre de Carter Findley *Turkey: Islam, Nationalism, and Modernity* l'est sans doute aussi. Car les évolutions politiques des dernières décennies du xx^e siècle ont soulevé des doutes sur la pertinence de l'analyse moderniste. Au vu de la montée de l'islamisme politique, le triomphalisme concernant l'avancée du sécularisme en Turquie et dans le monde musulman s'est révélé prématuré. D'autre part, le fait qu'une grande partie de ce même courant politique accepte les principes fondamentaux de l'ordre mondial capitaliste a montré que l'opposition entre modernité et religion était plus complexe. Toutefois, l'idée de la Turquie comme un modèle pour le monde musulman ne s'est pas entièrement perdue. Pourtant, les références semblent avoir glissé : la Turquie n'apparaît plus comme l'incarnation du sécularisme triomphant, mais comme un pays qui, gouverné depuis plus de dix ans par le parti islamo-conservateur *Adalet ve Kalkınma Partisi* (AKP, Parti pour la justice et le développement), a trouvé un équilibre entre la religion et le sécularisme, et combine ainsi l'islam et la modernité. Cette idée a connu un brève apogée de popularité à la suite des soulèvements du Printemps arabe. Mais même si la réaction du gouvernement islamiste aux révoltes de Taksim de l'été 2013 invite à douter du « modèle » turc, cette idée est toujours bien présente dans le discours politique et scientifique.

Revenir sur le rôle de l'islam dans la modernisation turque

- 4 C'est dans cette perspective que s'inscrit le livre de Carter Findley, professeur à la Ohio State University et historien de l'Empire ottoman parmi les plus respectés. Son titre *Turquie - Islam, nationalisme et modernité* témoigne de la problématique de l'étude. Proposant une réinterprétation de l'histoire turque et ottomane de la fin du xviii^e siècle à nos jours (2), Findley souligne la continuité entre l'époque ottomane et la période républicaine et partage en cela le point de départ des études inspirées de la théorie de modernisation insistant sur l'héritage ottoman de la société turque républicaine. Toutefois, pour l'auteur, la progression de nos connaissances historiographiques sur la fin de l'Empire ottoman ainsi que le prolongement au xxi^e siècle de l'histoire de la République de Turquie en tant que successeur immédiat de l'Empire ont rendu obsolète le schéma d'interprétation moderniste classique (1-2). Il entend ainsi réaliser une rupture avec le paradigme de modernisation pour parvenir à un cadre d'interprétation plus ouvert. Pour Findley, cette rupture passe par la réaffirmation du rôle que l'islam aurait joué dans l'émergence de la Turquie moderne. Ainsi, il déclare vouloir « dépasser le biais séculariste des études fondatrices sur la modernité ottomane et turque » [« to overcome the secularist biases of the foundational studies on Ottoman and Turkish modernity »] (3) pour dresser une image plus dynamique de l'islam afin de pouvoir comprendre son

apport à la modernité turque et donner une esquisse moins linéaire et plus hétéroclite de la modernisation.

- 5 Pour démontrer la validité de sa thèse concernant l'importance historique de l'islam, Findley se penche sur deux problématiques entrelacées, l'une intellectuelle et nationaliste-identitaire, l'autre socio-structurelle, qu'il propose de suivre en fil rouge dans le livre. D'une part, il se positionne par rapport aux interprétations les plus radicales avancées par le laïcisme kémaliste, celles qui ont contesté l'ancrage de la Turquie dans le monde musulman et ont nié les racines islamiques de la culture turque dans un souci de présenter le caractère national turc comme moderne. Contre cette vision, Findley souligne que l'islam a représenté, et continue de représenter, une de trois composantes centrales de l'histoire et de la culture turque, à côté de la référence ethnique à la turcité et de la référence à la modernité. L'auteur analyse ainsi comment l'histoire et l'identité turques ont navigué dans l'espace et dans le temps entre ces trois pôles sur lesquels elles sont fondées. D'autre part, au niveau socio-structurel cette fois, il avance la thèse que l'histoire turque fut marquée par deux courants, qui, souvent considérés comme antagonistes, se trouvaient au fond dans une interaction dialectique et continueraient de nos jours encore à marquer les destinées de la Turquie : un courant sécularisant radical et un courant islamique plus conservateur, guidé par des renaissances musulmanes depuis le début du XIX^e siècle (18-19). Tandis que le premier courant a été largement étudié, le deuxième ne l'a pas été suffisamment, et le rapport entre les deux encore moins.
- 6 C'est ce cadre interprétatif que Findley propose de suivre pour présenter un « panorama » le plus complet possible d'une histoire de plus de deux cents ans (2). Comment faut-il alors évaluer le résultat de cette tâche ambitieuse à laquelle s'est attelé l'auteur ? Avant de revenir sur la pertinence de la problématique choisie, il faut dire que, en dépit d'une introduction et une conclusion programmatiques, le récit du livre est assez conventionnel. En effet, la plupart des chapitres sont plus synthétiques qu'interprétatifs et ce n'est qu'aux derniers chapitres que la problématique ressort entièrement. Il convient alors de s'intéresser au contenu général du livre, en particulier compte tenu du fait qu'il est d'une qualité extraordinaire. Outre la connaissance approfondie des sources et une rigueur dans leur analyse pour laquelle l'auteur est connu et respecté, Findley fait preuve d'une lecture extrêmement attentive de l'historiographie existante. Le résultat est un remarquable livre de synthèse d'une étendue et d'une profondeur hors normes, qui, outre un aperçu très large et détaillé de l'histoire de l'Empire ottoman et de la Turquie, dresse un état des lieux des recherches historiographiques et pointe les problématiques les moins élucidées.
- 7 Findley consacre d'une façon équilibrée la première moitié du livre à la fin de l'Empire ottoman, et la seconde à l'histoire de la République turque. Le livre se divise ainsi en six chapitres chronologiques qui ont, dans leurs lignes générales, une structure largement identique. Ils commencent par des sous-chapitres sur l'histoire politique, pour passer ensuite à l'économie, et finalement à la société et à la culture. L'élément le plus original de cette structure assez conventionnelle est que l'auteur finit chaque chapitre par une image subjective, en proposant l'analyse d'un texte littéraire qu'il estime représentatif de la période, en forme d'un postscriptum qui clôt le panorama sur une époque.

Deux siècles d'évolution politique et économique

- 8 Dans son livre, Findley présente une histoire politique qui met en valeur l'action de l'État central et s'intéresse aux élites proches de cet État. Cependant, son récit est loin d'être événementiel. De fait, Findley donne une lecture solidement structurelle de l'histoire politique, soulignant les tendances de l'évolution politique sur la longue durée, au point que le déroulement effectif des événements politiques sera parfois difficile à suivre pour des lecteurs sans connaissance du sujet. Dès les premières pages, il montre comment l'histoire de la Turquie fut marquée par l'émergence d'une faction réformatrice qui s'imposa à la tête de l'État ottoman au cours de la première moitié du XIX^e siècle. Ces réformateurs développèrent le programme de transformation ambitieux appelé les *Tanzimat*. Les principes fondamentaux de centralisation et d'orientation pro-occidentale de ce programme marquent, de nos jours encore, la politique turque. Findley montre que ce programme était en même temps, de la part du groupe qui se considérait comme le plus réformiste, un moyen de revendiquer la position d'élite politique de l'État (61, 75). En conséquence, la contestation de ce statut par de nouvelles formations socio-politiques devint un leitmotiv de l'histoire politique turque. Il identifie ainsi en ordre chronologique plusieurs groupes d'opposition à l'élite étatique en place : le mouvement des Jeunes Ottomans des années 1860 et 1870 ; celui des Jeunes Turcs ayant pris le pouvoir avec la révolution constitutionnelle de 1908 ; les kémalistes ayant fondé la République de Turquie sur les ruines anatoliennes de l'Empire ottoman ; le courant politique agricole et industriel, représenté dans les années 1950 par le *Demokrat Parti* (Parti démocratique) sous Adnan Menderes, qui s'est formé en réaction au centralisme bureaucratique imposé par Ankara ; et enfin les islamistes modérés contre l'élite kémaliste, représentés par l'AKP au pouvoir depuis 2002.
- 9 Dans le récit général du livre, les parties sur l'économie prennent une place importante. Findley présente les changements économiques structurels sur deux siècles en donnant toujours une large part à l'action étatique. Il intègre dans ses analyses les études les plus récentes sur l'économie ottomane et révisé ainsi l'idée d'une économie sclérosée par l'expansion de l'économie occidentale, simple récepteur passif des changements économiques initiés par l'Europe. Il montre comment la commercialisation de l'agriculture a entraîné une modernisation du secteur et dresse l'image d'un secteur artisanal et industriel qui, loin de s'effondrer devant la concurrence européenne, essayait de s'adapter aux exigences du système économique mondial. Il étudie également la manière avec laquelle le secteur de la production agricole et industrielle évolua sous l'impact de la politique interventionniste de l'État ottoman et turc, et marque son approbation envers la libéralisation de l'économie turque intervenue à partir de l'année 1980, en rupture avec la politique d'étatisme définie dans les années 1930. Pour l'auteur, cette libéralisation a libéré le potentiel du secteur privé. En conséquence, elle aurait permis à la Turquie, membre fondateur du G20 et de l'OCDE, de devenir un acteur à part entière de l'économie mondialisée (374-379).
- 10 Cet essor économique récent de la Turquie a visiblement servi d'inspiration dans la façon dont l'auteur comprend l'histoire économique du pays. Findley propose de revenir aux origines historiques de ce développement et relativise ainsi, rétrospectivement, l'idée (toujours partagée par bon nombre d'études) suivant laquelle les Ottomans musulmans auraient échoué entièrement à s'adapter à la modernisation imposée de l'économie. Il

critique la thèse de l'émergence d'une bourgeoisie double dans l'Empire ottoman, d'après laquelle les non-musulmans auraient formé une bourgeoisie commerciale grâce à des rapports privilégiés avec des pays européens, tandis que les musulmans auraient préféré l'intégration au sein de l'administration étatique et aurait ainsi formé une bourgeoisie bureaucratique (Göçek 1996). Contre ces interprétations, il étudie l'émergence et l'évolution dans l'Empire ottoman d'une bourgeoisie musulmane (il emploie le terme de « middle class ») qui ne se cantonnait pas à l'engagement envers l'État (p. ex. 103, 117-123, 176-181).

- 11 Ici réside sans doute l'un de principaux points forts du livre. Désavouant, de fait, l'idée de l'incompatibilité entre islam et capitalisme, Findley montre que les musulmans ne restaient pas indifférents aux nouvelles possibilités ouvertes dans la production et le commerce par les évolutions économiques initiées par l'Occident. S'il confirme que le commerce extérieur était dominé par des Ottomans non musulmans, il souligne que le commerce intérieur, représentant la majorité du trafic ottoman total, était sous le contrôle des marchands musulmans. Il montre également, à travers différents cas d'entreprises agricoles et industrielles musulmanes, que la population musulmane ne se situait pas aux marges du changement économique, mais prenait part activement à la transformation capitaliste du pays. Cette attention rend possible une compréhension plus dynamique des évolutions structurelles de l'économie ottomane puis turque. Elle permet en même temps de mieux situer les formations sociales bourgeoises en Turquie au croisement de l'État, de l'économie et de la société. La bourgeoisie musulmane de l'Empire se présente ainsi dans le récit de Findley comme l'antécédent des entrepreneurs de la province anatolienne profitant de la libéralisation successive de l'économie turque dans la seconde moitié du ^{xx} siècle. Ceux-ci forment la base économique du parti islam-conservateur AKP au pouvoir, et sont aujourd'hui souvent cités comme le moteur de la croissance économique du pays.

Une société en mutation entre ordre impérial et national

- 12 L'auteur continue l'investigation structurelle de l'histoire turque dans les parties sur la société et la culture dont les différents sous-chapitres sont pourtant moins uniformes que les parties précédentes. Des sous-chapitres sur la démographie font office de lien avec les parties sur l'économie. Findley étudie la manière dont la population de l'Empire et de la République fut sujette aux guerres, aux violences ethniques, et à l'immigration des musulmans des Balkans et de Russie ; il montre comment, dès la première moitié du ^{xix} siècle, ces événements ont commencé à changer la composition ethnique de l'Anatolie. L'auteur dresse l'image d'un pays largement sous-peuplé jusqu'aux années 1950 et connaissant ensuite une explosion démographique sans précédent. Findley note à juste titre que cette croissance démographique a mis la politique turque face à une nouvelle situation et a rendu impossible la poursuite des réformes ambitieuses et radicales initiées dans la première phase de la République sous Mustafa Kemal Atatürk, par exemple dans le domaine de l'éducation (283-285). Il note en outre que cette croissance alla de pair avec une urbanisation galopante, source des problèmes d'infrastructure pour lesquels les grandes villes de Turquie, Istanbul en tête, sont connues. Ces passages sur la démographie servent de point de départ pour étudier d'une façon plus interprétative l'évolution de la société ottomane et turque.

- 13 Dans son analyse de la société turque, Findley s'inspire de la théorie formulée par Alain Touraine (dans sa *Critique de la modernité*) de la dualité de la rationalisation et de la subjectivisation, qu'il interprète comme une tension entre la tentative de réforme étatique d'en haut et le dynamisme, allant potentiellement à l'encontre de l'ambition étatique, des membres de la société (13, 15-17). Ainsi, il suit comment la modernité, au début le projet d'une élite, a englobé successivement l'ensemble de la population et a débouché à travers le processus de subjectivisation sur « une prolifération de la différence » (338) de la société turque qui échappe à la classification par l'État. Cette problématique de subjectivisation permet à Findley de développer un récit moins centré sur l'État, mais il faut dire qu'elle est présente surtout dans les deux derniers chapitres et que sa pertinence peine à s'imposer dans l'ensemble du récit. Toutefois, elle ajoute à la richesse des passages sur la société et permet à l'auteur de présenter habilement un grand nombre de tendances de l'évolution de la société ottomane et turque.
- 14 C'est dans ces parties qu'il met au point son analyse, commencée dans les sections précédentes, de l'évolution d'une bourgeoisie économique turque/musulmane. Il s'intéresse aussi à des phénomènes de l'histoire turque récente, que l'on ne trouve pas facilement dans d'autres synthèses de l'histoire turque, à l'instar du développement de la culture musicale populaire de l'*arabesk*, ou de la montée de la gauche dans les années 1970. Un autre point qu'il faut souligner est l'attention systématique que l'auteur porte dans ces parties à l'histoire du genre et à l'évolution des rapports entre hommes et femmes sur deux siècles. La présentation n'est pas toujours cohérente et oscille entre une investigation du développement du statut des femmes et des rapports familiaux et une analyse du discours masculin sur la femme ; toutefois, elle est la première tentative d'intégrer l'histoire du genre dans une synthèse historique générale sur la Turquie et se distingue des récits conventionnels en ce qu'elle dépasse le cadre du féminisme étatique, ou réformiste masculin, et souligne le rôle de l'activité des femmes elles-mêmes dans le changement de leur statut.
- 15 Findley illustre plusieurs de ses analyses, à la fin du chaque chapitre, par la présentation de textes littéraires qu'il estime donner une image plus riche et plus adéquate de la culture et de la société que les travaux historiographiques existants (2-3, 341). Il se penche ainsi sur les œuvres des écrivains suivants : le diplomate et homme d'État Sadık Rifat Pacha (1807-1857) ; le poète et dramaturge jeune-ottoman Namık Kemal (1840-1888) ; le romancier des temps du sultan Abdülhamid II Ahmed Midhat (1844-1912) ; l'écrivaine Fatma Aliye (1862-1936), considérée comme la première femme de lettres moderne du monde musulman ; l'écrivaine des guerres kémalistes Halide Edib (1884-1964) ; le romancier conservateur Ahmed Hamdi Tanpınar (1901-1962) ; l'écrivain naturaliste Orhan Kemal (1914-1970) ; l'écrivaine défenseur des droits de l'homme Adalet Ağaoğlu (*1929), et enfin le romancier postmoderne Orhan Pamuk (*1952)¹.
- 16 Ces présentations aident à comprendre les évolutions historiques dans leur dimension vécue par des individus, toujours pensée suivant la dualité de la rationalisation et de la subjectivisation. Mais les récits littéraires auraient pu bénéficier d'une approche analytique plus approfondie et d'un encadrement plus cohérent. Tandis que Findley met en contexte les œuvres de l'époque de l'Empire ottoman et de la jeune République, il semble suggérer au cours du livre que la matière littéraire serait en elle-même en conformité avec son approche. La présentation devient plus descriptive, de sorte que le lecteur se retrouve avec un résumé parfois très détaillé des œuvres littéraires, tandis que la représentativité des pièces choisies paraît plus aléatoire. C'est en particulier le cas dans

la conclusion de l'ouvrage, qui consiste presque entièrement en un résumé du roman *Neige* de Pamuk.

- 17 C'est aussi dans les chapitres sur la société que Findley développe sa thèse du rôle organique de l'islam dans la formation de la modernité turque. Soulignant les trois composantes de l'identité et de l'histoire turque au cours de deux siècles, c'est-à-dire l'ethnicité turque, l'islam, et la modernité, il réfute l'idée selon laquelle le nationalisme turc se serait édifié par exclusion de l'islam. Il suit cette thèse à travers différents écrits politiques ou littéraires, mais c'est surtout un texte célèbre du penseur nationaliste turc Ziya Gökalp, intitulé « Se turquifier, s'islamiser, se moderniser » (écrit en 1912, à l'occasion des guerres balkaniques, et réédité à la fin de la Première Guerre mondiale), qui lui sert de texte principal.
- 18 En insistant sur l'importance de l'islam pour la formation du nationalisme turc, Findley n'explore pas à proprement parler des territoires nouveaux, d'autant plus que le texte de Gökalp a déjà fait l'objet de fréquentes analyses, même si parfois avec des interprétations divergentes. Plus originale est l'attention portée aux renaissances musulmanes dans l'histoire ottomane et turque, et à leur impact historique sous forme d'un courant islamique conservateur à côté du courant séculier radical au sein de la modernisation turque. Pour analyser ce courant conservateur et son apport à la modernité ottomane et turque, Findley s'arrête sur trois mouvements sunnites qui ont exercé une influence importante dans l'histoire de la Turquie du début du XIX^e à nos jours. Premièrement, il se penche sur la branche *halidi* de la confrérie de la Naqshbandiyya, créée par Mevlana Halid Bagdadi (1776-1827), et qui développe une interprétation de l'islam sunnite ouvert au changement. À travers un réseau de mobilité et de communication propre (121-122, 179-181) cette confrérie est devenue très influente dans la seconde moitié du XIX^e siècle. La deuxième renaissance traitée, la plus imprécise dans le récit de Findley, est le mouvement des *Nurcu* lancé par Said-i Nursi (1873-1960), qui s'est formée en réponse aux réformes radicales kémalistes et contre le matérialisme scientifique définissant en partie l'idéologie officielle de la République. Enfin, l'auteur étudie le mouvement constitué autour de Fethullah Gülen (*1941), dont il salue l'« engagement constructif de l'islam avec la modernité » [« a constructive engagement of Islam with modernity »] (390) dans le monde globalisé, notamment à travers son ouverture au monde et aux religions (au fond, surtout le christianisme). Ce mouvement compte parmi les forces religieuses contemporaines les plus influentes en Turquie et dans le monde musulman en général, et jouit souvent d'une image positive auprès des médias européens et surtout américains. Il entretient un réseau mondial non seulement spirituel mais surtout matériel, qui s'appuie sur une structure de milliers d'écoles dans plus de cent pays, y compris la France, ainsi que de vastes ressources économiques dont l'importance est estimée à plus de 50 milliards de dollars rien qu'aux États-Unis. Enfin, depuis quelques années le mouvement s'est avéré être un acteur de premier ordre de la vie politique en Turquie.
- 19 D'après Findley, ces trois mouvements se distinguent des mouvements islamiques fondamentalistes, comme ceux des wahhabites de l'Arabie saoudite, en ce qu'ils sont tournés vers l'avenir. Ils sont donc selon lui loin d'être opposés à la réforme de la Turquie, mais s'inscrivent en faux contre l'interprétation séculière radicale de cette réforme, en prônant un changement plus tempéré. L'orientation conservatrice de ces mouvements a exercé un effet régulateur sur la modernisation de la Turquie. En même temps, cette orientation leur a fait gagner l'adhésion de populations qui ne se retrouvaient pas dans le radicalisme de la réforme étatique, qu'il s'agisse des couches populaires ou des membres

de la bourgeoisie musulmane qui recevaient le radicalisme de l'État comme une atteinte à leurs intérêts de classe. Leur conservatisme se traduit aussi par le fait qu'ils n'ont pas développé une politique allant à l'encontre de l'État ottoman et turc, mais au contraire soutenu son autorité et ses politiques (180-181, 289, 386-388). Leur influence intellectuelle pouvait donc rendre la pensée politique dominante plus étatiste et plus autoritaire, et renforcer ce faisant l'État central réformateur. Findley note ainsi que les naqshibandis ont exercé une influence importante sur des penseurs réformistes ottomans du XIX^e siècle et que leur réseau parallèle fournissait des moyens de gouvernance à l'État ottoman. D'une façon similaire, le réseau international du mouvement Gülen appuie l'expansion de l'économie turque sur le marché mondial et contribue à l'essor économique turc. Pour Findley, les renaissances musulmanes ont ainsi pris leur part dans l'émergence de la Turquie moderne.

La dialectique entre religion et sécularisme : moteur de l'histoire turque ?

- 20 Dans la conclusion, Findley revient à la thèse de son livre, celle de la dialectique entre le courant séculariste radical et le courant islamique conservateur, pour l'affirmer comme son appui principal à la connaissance sur l'histoire turque. Que faut-il alors penser de cette thèse et de la tentative de Findley de réinterpréter l'histoire de la Turquie ? Dans un premier temps, il faut en souligner le profit : elle permet de dépasser la vision dichotomique entre une Turquie séculaire moderniste et une Turquie religieuse, pour démontrer que des mouvances musulmanes pouvaient contribuer à la modernisation du pays. Cependant, il faut se demander à quel point cette thèse peut, par-delà sa qualité rectificative, servir en elle-même de récit cohérent pour étudier l'histoire turque de deux derniers siècles.
- 21 Le problème est évident dans le livre même, dans le choix de la problématique aussi bien que dans la façon dont elle est traitée. Souligner l'importance de l'islam dans la construction de l'identité turque a le mérite de corriger les interprétations laïcistes les plus radicales, mais n'est pas une thèse novatrice en soi, en particulier eu égard à l'orientation idéologique officielle de la République turque depuis le putsch militaire de 1980, marquée par l'idée d'une « synthèse turco-islamique » (cf. 315)². Findley lui-même a déjà parlé de cette thèse dans un livre précédent sur l'histoire des Turcs, qui, de par sa problématique, se prête beaucoup mieux à une investigation identitaire (Findley 2004). A contrario, l'utilité du questionnement sur la qualité et l'évolution d'une identité est beaucoup moins évidente pour guider une synthèse sur l'histoire d'un pays, chose que – il faut le noter – Findley n'essaye pas de faire.
- 22 Le problème se pose différemment dans le cas des renaissances musulmanes et de leur impact sur la modernisation de la Turquie. Le livre représente la première tentative d'intégrer au sein d'une synthèse générale la dimension des réseaux religieux, dont l'importance a maintes fois été soulignée durant les dernières années. Or, pour rendre plus claire sa thèse concernant l'importance de tels réseaux dans l'histoire de la Turquie, une présentation plus fouillée de ces renaissances aurait été de rigueur. Le présent ouvrage, en dépit de l'importance qu'il accorde à ces mouvements, nous en apprend en fait très peu. La nature et l'étendue exactes de leurs réseaux restent inconnues. Même concernant leur orientation spirituelle ou idéologique, Findley s'en tient au strict

minimum : on saura seulement que ces mouvements s'opposent à une sécularisation trop poussée, cherchent un engagement positif avec les temps modernes, partagent une orientation conservatrice et affirment l'autorité étatique. Quant aux raisons qui ont conduit l'auteur à traiter de ces trois mouvements plutôt que d'autres, elles ne ressortent pas clairement.

- 23 Ainsi, ces mouvements et leur apport effectif à la modernité turque reste éludés. Mis à part le cas du mouvement de Said-i Nursi, Findley est attentif à souligner le fait que le développement des mouvements religieux se basait sur leur capacité à mobiliser des fonds économiques et à permettre la mobilité sociale à travers des réseaux se situant en dehors des circuits étatiques officiels (p. ex. 388) ; autrement dit, leur capacité de mieux intégrer à des stratifications sociales modernes et des rapports de production capitalistes des couches de la population qui échappaient au potentiel modernisateur du courant séculariste. Toutefois, il ne poursuit pas cette approche d'une façon cohérente et son analyse reste essentiellement culturaliste. Par conséquent, on ne comprend pas comment ces mouvements prirent un tel essor, sauf à s'en tenir à l'explication quelque peu tautologique de l'auteur, à savoir que le discours islamique des rénovateurs musulmans correspondait aux attentes de la population musulmane (289, 338). Par ailleurs, cette vision statique de la population musulmane ne permet pas à Findley de s'intéresser à l'impact des mouvements religieux sur celle-ci, autrement dit au fait que l'intégration des couches de la population à la modernité à travers les mouvements religieux se réalisait au prix de leur islamisation. De surcroît, Findley ne relève guère que les groupes dont il a choisi de traiter sont des confréries sunnites : de ce fait, il s'interdit d'interroger le lien organique entre l'islam sunnite et l'État ottoman puis turc. Ainsi, il ne rend pas suffisamment compte des aspects majeurs des renaissances musulmanes et de leur rôle dans la dialectique entre sécularisme et religiosité qu'il a définie comme étant à la base de la modernité turque. On se demande aussi comment s'est articulé et continué à s'articuler le rapport entre le spirituel et le politique au sein de ces mouvements, étant donné que leur essor social et économique leur a permis d'influer concrètement sur la politique officielle.
- 24 Ces lacunes résultent peut-être aussi de ce que les mouvements religieux n'ont pas attiré l'attention nécessaire des chercheurs, et seraient donc symptomatiques d'un état de recherche encore insuffisant. Elles sont en partie aussi l'expression d'un état de sources complexe. Les mouvements, ayant agi en dehors des cadres officiels et ayant gardé une structure fermée, sont difficiles par définition à cerner de l'extérieur. On aurait donc souhaité que Findley problématisait cette base de sources difficile. À défaut, l'auteur reprend largement à son compte la représentation que les mouvements religieux ont eue d'eux-mêmes et de leurs buts, sans s'intéresser à leurs ambiguïtés, ni à leur mise en œuvre réelle. Par contraste, il prend soin de souligner les contradictions entre les idéaux et les actions réelles du programme séculariste de l'élite étatique. De ce déséquilibre résulte une présentation des mouvements religieux qui n'est pas suffisamment critique et qui fait preuve d'un rapport problématique de l'auteur au sujet. Cela se montre en particulier vers la fin du livre dans les pages sur le mouvement Gülen. Findley met de côté toutes les accusations d'occultisme faites à l'encontre des réseaux parallèles du mouvement et les critiques de leur structure hiérarchique, autoritaire et hautement ségréguée entre hommes et femmes, pour dresser l'image d'une force tolérante et cherchant l'engagement avec les temps modernes. La seule critique dont Findley semble être capable est celle que le mouvement ouvre moins d'écoles pour filles que pour

garçons et que, d'une façon générale, on n'y apprend pas suffisamment la pensée critique, pour ajouter aussitôt : « Such observations cannot diminish Fethullah Gülen's eminence as a founder of the third great awakening of the past two centuries. » (389)

- 25 Cette lecture problématique se manifeste aussi dans les pages que Findley consacre à l'AKP, qu'il nomme « conservateur-démocratique » (ou initialement « musulman-conservateur »), reprenant en cela la représentation que le parti a de lui-même. Pour commencer, le rapprochement proposé entre AKP et social-démocratie européenne, comparaison pour le moins étonnante, peine à prendre son sens même dans un contexte américain (359). Plus important, les politiques du gouvernement sont présentées comme des actes souvent courageux réconciliant le sécularisme et la religion et prenant les mesures libérales nécessaires pour permettre le développement économique, débarrassé de la corruption qui l'avait gangrené depuis des décennies. Findley reprend largement l'image que l'AKP cultive de lui-même : celle d'un parti anti-système rompant avec un ordre élitiste et corrompu.
- 26 La rédaction du livre a été visiblement achevée autour de l'année 2008. On se demande donc comment l'auteur aurait pu évaluer les évolutions politiques turques des dernières années, au cours desquelles, outre le conservatisme, l'autoritarisme du parti islamiste a éclaté au grand jour. Dans la conclusion, Findley se contente de noter que le ton du parti gouvernant est devenu « moins conciliant ». Mais de fait il légitime ce glissement, au motif qu'il serait une réponse à l'opposition des laïcistes radicaux à sa politique de démocratisation de l'armée (415). Déjà à la fin des années 2000 les critiques d'autoritarisme et de népotisme se sont faites entendre avec plus de vigueur. Et depuis les révoltes de Taksim de l'été 2013, même les observateurs les plus bienveillants ont dû nuancer leur appréciation positive de l'AKP. Dans l'état des choses, l'interprétation que présente Findley paraît relever d'un temps révolu.

Conclusion

- 27 Ce dernier constat aux allures anachroniques fait écho à un problème de méthode plus élémentaire. De fait, on en revient à la question de la pertinence de la problématique de la dialectique entre l'islam et le sécularisme pour comprendre la Turquie contemporaine aussi bien que son histoire. Pour Findley, il est évident que pour la société turque actuelle « the sharpest polarizations are still over those over issues of religion and secularism » (415, voir aussi 416). Au fond, cette grille de lecture donne une lecture de l'histoire turque qui ne dépasse pas les limitations conceptuelles de l'approche moderniste définie dans les années 1950 et 1960 : l'identification de la religion comme l'élément de base de la société turque, l'optimisme concernant l'évolution de la Turquie, une approche qui présente les élites étatiques comme la force principale de l'émergence de la Turquie moderne, ou encore l'évaluation globalement positive de son histoire de modernisation. D'une certaine façon, il est donc logique que l'auteur consacre peu de place à plusieurs aspects de l'histoire qui correspondent difficilement sur le plan conceptuel à ce récit, et qu'il n'essaie pas de développer une nouvelle approche théorique pour analyser l'histoire turque.
- 28 En premier lieu, on peut se demander à quel point il est utile d'opposer les deux courants séculariste et islamique. Ce faisant, Findley n'est, au fond, pas cohérent avec son approche, étant donné qu'il souligne lui-même qu'ils pouvaient parfaitement converger dans l'autoritarisme. Il est à ce titre significatif que le courant séculariste n'a jamais

reculé devant l'idée d'avoir recours à la religion quand il s'agissait de renforcer la cohésion sociale ou d'agir contre la menace d'une gauche sociale, comme c'était déjà le cas sous Mustafa Kemal ou à la suite du coup d'État de 1980 – un fait fréquemment souligné par les analystes de l'islam politique. Mettre l'accent sur les parallèles et non pas sur les différences entre les deux courants auraient montré que l'islam et le sécularisme pouvaient parfaitement se nourrir mutuellement dans un souci de dépolitisation des questions liées à la modernité que l'auteur évite d'aborder. La nature profondément politique du rapport entre le sécularisme et la religiosité est ainsi passée sous silence.

- 29 D'autres défauts de cette grille de lecture sont la manière dont la question nationale est analysée et la référence insuffisante à l'histoire souvent douloureuse des rapports inter-ethniques de l'Empire à la République. De par sa problématique, le livre traite l'Empire ottoman à la lumière de l'histoire de la Turquie, un fait que l'on peut regretter mais que l'auteur lui-même relève. Le résultat, toutefois, est que la société ottomane et turque paraît moins diverse qu'elle ne l'était. De même, on a parfois l'impression que la nation turque se cache dans l'Empire ottoman, en particulier lorsque l'auteur présente les débats sur l'identité nationale, dans lesquels le national ottoman est surtout lu comme le national turc (236-239, 416). Plus généralement, on peut dire que, en dépit des parties importantes sur la démographie, Findley n'insiste pas sur l'importance des changements qualitatifs dans la démographie ottomane et turque. Ainsi, il ne fait pas suffisamment ressortir que la République de Turquie s'est fondée sur des recompositions ethniques massives. De même, le sous-chapitre sur la question kurde dans la Turquie contemporaine donne, dans ses grandes lignes, un aperçu adéquat des traits généraux de ce conflit, mais se lit comme un chapitre à part qui ne correspond pas au récit positif général de l'évolution de la Turquie depuis les années 1980.
- 30 Dans l'ensemble de ces aspects, l'importance du rapport entre le sécularisme et la religiosité semble être bien limitée. D'autres dialectiques ont été à l'œuvre dans l'histoire de la Turquie et continueront sans doute à l'être. En même temps, il paraît évident que l'idée de la Turquie réconciliant la religion et la modernité comme « modèle » pour le Moyen-Orient en bouleversement prend sens uniquement si l'on réduit des situations politiques complexes des pays arabes à la controverse autour du sécularisme et de l'islam politique.
- 31 Reste à souligner toutefois que la qualité du livre dépasse de beaucoup les limitations posées par ces points de critique. En effet, il serait erroné de juger l'étude à la seule aune de la problématique choisie par Findley. Au fond, le panorama exceptionnellement riche qu'il dresse de l'histoire ottomane et turque comporte en lui-même ce qu'il faut d'éléments pour dépasser les contraintes du schéma d'interprétation. Findley atteint son premier objectif, celui de donner une synthèse de l'histoire de la Turquie depuis plus de deux siècles, nourrie par des recherches extensives et une lecture élargie de la littérature secondaire qui distingue ce livre des autres exemples du genre³. La variété des sujets traités, la force analytique, sa composition claire et son style lucide font de cet ouvrage un livre de référence incontournable. Grâce à l'emploi des ouvrages historiographiques, le livre donne un bon état des lieux des études sur la République de Turquie, mais atteint la qualité d'un compendium de l'historiographie du dernier siècle ottoman. La bibliographie comporte ainsi pratiquement tous les livres de qualité parus jusqu'au milieu des années 2000 en anglais, turc, français et allemand. Rien que pour ces qualités, le livre de Findley servira aisément de point de départ pour qui s'intéresse à l'histoire de la Turquie et à l'héritage ottoman du Moyen-Orient.

BIBLIOGRAPHIE

Berkes, Niyazi (1964) *The Development of Secularism in Turkey*, Montreal, McGill University Press.

Citino, Nathan J. (2008) "The Ottoman Legacy in Cold War Modernization," *International Journal of Middle East Studies*, 40(4), pp. 579-597.

Eligür, Banu (2008) *The Mobilization of Political Islam in Turkey*, Cambridge, Cambridge University Press.

Findley, Carter V. (2004) *The Turks in World History*, New York, Oxford University Press.

Göçek, Fatma Müge (1996) *Rise of the Bourgeoisie, Demise of Empire: Ottoman Westernization and Social Change*, New York, Oxford University Press.

Lewis, Bernard (1961) *The Emergence of Modern Turkey*, Londres / New York, Oxford University Press.

NOTES

1. Notons ici que Findley fait montre d'une affection particulière envers Tanpınar, dont une citation conclut son ouvrage. De toute évidence, son œuvre a implicitement guidé sa compréhension de la modernité : il la rapproche dans ses lectures des théories d'Alain Touraine sur la dualité de la subjectivisation et de la rationalisation.

2. Cette théorie d'une « synthèse turco-islamique », d'abord mise en avant dans les années 1970 par l'extrême droite turque pour contrer la diffusion des idées communistes dans la société, fut reprise par le gouvernement militaire de 1980 dans un souci de restauration de l'ordre social (Eligür 2008: 88-117).

3. Il faut noter que le livre comporte très peu d'erreurs factuelles, compte tenu de sa taille et de la masse d'information fournie. En 1878, le sultan Abdülhamid II n'a pas dissout le Parlement ottoman, mais l'a prorogé (84). Le règne du kaiser Guillaume II commença en 1888 et non pas en 1882, et il visita Istanbul pour la première fois en 1889 et non en 1882. Sa deuxième visite eut lieu en 1898 non pas deux ans après un attentat contre le sultan Abdülhamid II, mais après l'occupation de la Banque impériale ottomane par un commando du parti arménien Dachnaksoutioun (157). La défaite de l'Empire dans la première guerre des Balkans intervint en 1913, et non pas en 1912 (198). La paix avec l'Italie dans la guerre de Tripolitaine intervint non pas en avril 1912 mais en octobre 1912 (206).